

Jean Royer : le passeur, le poète et l'ami

Louise Dupré

Numéro 156, automne 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93427ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dupré, L. (2019). Jean Royer : le passeur, le poète et l'ami. *Les écrits*, (156), 100–101.

LOUISE DUPRÉ

JEAN ROYER : LE PASSEUR, LE POÈTE ET L'AMI

Jean Royer nous a quitté.e.s dans la soirée du 4 juillet 2019, quelques heures après la cérémonie à la mémoire de Jean-Claude Labrecque, à la Cinémathèque québécoise. Le cinéaste connaissait bien Jean Royer et le respectait. D'ailleurs, ils avaient beaucoup en commun, à commencer par leurs origines : ils étaient tous deux nés dans la région de Québec, en juin 1938, à quelques jours d'intervalle seulement. Jean Royer avait étroitement collaboré avec Jean-Claude Labrecque et Jean-Pierre Masse lors des trois *Nuits de la poésie*, qu'il avait contribué à diffuser. Il avait même participé à la sélection des poètes pour *La Nuit de la poésie 1991*.

Il a été, pour les poètes québécois, un grand passeur. À l'instar de Gaston Miron, qu'il admirait beaucoup, il aurait pu dire : « Je suis sur la place publique avec les miens.. » Il a toujours défendu la poésie et soutenu les institutions qui se donnaient la mission de la faire connaître. Cet éclaireur, comme journaliste d'abord, mais aussi par les anthologies et les recueils d'entretiens qu'il a fait paraître. Il s'est montré très généreux envers les jeunes poètes de *La barre du jour* et des *Herbes rouges*, insistant sur l'importance de leur démarche à une époque de transition entre la poésie de l'Hexagone et la nouvelle vision de la textualité qu'on appelait alors *la modernité*.

Il a particulièrement soutenu l'écriture au féminin qui, dans le sillage du mouvement féministe, s'est imposée dans le paysage littéraire québécois au milieu des années 1970. Dans son *Introduction à la poésie québécoise*, publiée en 1989, il rappelle les assises historiques de ce courant, souligne qu'il avait débuté durant les années 1920 et s'est poursuivi dans les décennies suivantes jusqu'à l'éclosion d'une « parole de femme (qui) se multiplie en tous sens, en tous lieux ». Il accueille les femmes poètes dans la revue *Estuaire*, qu'il a fondée en 1976. Dans *Le Devoir*, où il est critique littéraire de 1977 à 1991, il les fait connaître et apprécier en publiant des comptes rendus sensibles et éclairés de leurs livres. Il favorise l'entrée des femmes à l'Académie des lettres du Québec, alors qu'il assume la présidence de cette institution de 1998 à 2005. En 1998, avec Denise Desautels et Jean-Pierre Duquette, alors membres du conseil de direction de l'Académie, il signe le document avant-gardiste intitulé « L'Académie pour la féminisation des titres et des fonctions ». Dans ses recueils de poésie, il cite fréquemment des écrivaines, ce qui est rare chez les poètes masculins de l'époque.

Si Jean Royer appréciait l'écriture des femmes, c'est que l'univers féminin faisait partie intégrante de son monde intérieur. Ses écrits témoignent de son attachement profond à sa mère, dont il a parlé avec un sentiment presque passionnel, attachement qui s'est reflété dans ses rapports amoureux, notamment dans sa relation avec sa compagne, la romancière Micheline La France. Dans sa présentation de l'anthologie *Nos corps habitables. Poèmes choisis 1984-2000*, Paul Chanel Malenfant souligne d'ailleurs «le dialogue privilégié que l'imaginaire du poète entretient, dans le parcours de son œuvre, avec le corps féminin, maternel ou amoureux, ces “corps habitables”». Tout en ne niant nullement son lien avec la génération de l'Hexagone, marquée par la recherche d'une fraternité et d'un compagnonnage, sa poésie montre des liens très forts avec l'écriture de l'intime qui, chez les femmes, a traversé l'écriture québécoise à partir des années 1980.

Ce bref rappel ne rend pas justice à l'œuvre de Jean Royer, j'en suis bien consciente. Il faut relire ses écrits pour en apprécier les multiples tonalités, de même que pour donner à l'écrivain la place qui lui revient dans la littérature québécoise, alors qu'il a voulu créer un espace aux autres poètes. J'ai eu l'occasion de mieux le connaître à l'Académie des lettres du Québec, où j'ai été accueillie alors qu'il en était le président. Très vite, il m'a demandé de me joindre au comité fort dynamique de la Rencontre québécoise internationale des écrivains, dont il assumait la présidence. Je l'ai retrouvé lors de lectures publiques, de festivals littéraires ou de fêtes organisées par les Éditions du Noroît. À chacune de nos rencontres, la poésie québécoise était au centre de nos propos.

Puis j'ai eu la joie de lire de ses textes lors du Salon de l'Académie qui lui a été consacré, au Musée des Beaux-Arts, le 29 mars 2015. J'avais choisi une sélection de poèmes tirés de *Avant l'autre nuit*, qui venait tout juste de paraître. Ce très beau recueil de deuil, où est évoquée la mémoire des femmes de sa vie – sa mère et Micheline La France –, est aussi le recueil d'un homme qui se sait en sursis :

Tu as fait confiance à la source, au silence ta lumière. Tu as fermé les bras d'espérance. Tu as aimé. La maison des solitudes fondait ta mémoire. Aujourd'hui n'est plus le jour. Absent, tu défies le temps des autres. Aboli, tu n'habites plus d'espace. Nœud d'ombre, nuit de tes os. Tu n'es plus. Ni rien ni question d'être. Ta parole n'a plus de chance. Ta voix n'est qu'un héritage provisoire. Tu appartiens à l'estuaire, au silence ton linceul.

Bien que fragile et «provisoire», la voix du poète cherche pourtant à tenir tête au «silence». Le 25 novembre 2017, après une période de maladie, Jean Royer m'écrivait dans un courriel : «J'ai une bonne nouvelle à te communiquer : l'écriture est revenue. C'est mon principal “signe vital”.» L'écriture était son espérance.

Et, pour nous, ses livres resteront l'héritage précieux qu'il nous aura légué.
